

QUEL STYLE POUR LE CERCLE FREUDIEN?¹

*Qu'est-ce qui, d'un style, a pu marquer l'histoire du Cercle Freudien?
Un certain style d'engagement dans la psychanalyse, et un style de
relation à ses collègues.
Où en sommes-nous aujourd'hui? Quel style voulons-nous pour le
Cercle?*

Avant la première rencontre du Moulin d'Andé, un fascicule intitulé *La formation du psychanalyste*, réunissant les textes de Olivier Grignon, Monique Tricot, et Claude Rabant avait été remis aux participants. Il avait pour mission d'ouvrir et de favoriser la réflexion et les échanges. Ces textes d'archive constituent aujourd'hui, me semble-t-il, un point de repère tout à fait privilégié, et à plus d'un titre, pour accompagner notre réflexion sur ce qu'est notre association.

Le Cercle Freudien a été fondé en 1981. Deux ans plus tard, en 83, il est partie prenante du lancement de la revue *Patio*, et il contribue, l'année d'après, à l'organisation d'un colloque de *Patio* sur *L'inceste*, auquel les textes du Moulin d'Andé font plusieurs fois référence.

Puis, en 1985, le Cercle Freudien organisait, en son nom propre, un premier colloque, à Chantilly, sur le thème suivant : « *Constructions dans l'analyse et mise en œuvre du vide.* »

Les deux journées du Moulin d'Andé, l'année suivante, furent, elles, des journées internes. Les premières donc de notre association. La question mise alors en jeu dans ces journées internes, *la formation du psychanalyste*, la manière aussi d'en traiter, sont encore traversées par

1 Le texte qui suit correspond à l'exposé introductif présenté lors de la rencontre du 4 mars dernier, que j'avais proposée aux membres du Cercle Freudien, dans ce moment particulier de vacance du C.A.

Dans l'après-coup, quelques ajouts mineurs (laissés d'abord de côté pour ne pas empiéter sur le temps réservé à la discussion) m'ont semblés nécessaires.

l'élan qui, depuis cinq ans, accompagnait la fondation du Cercle.²
A ce titre aussi, elles occupent une place particulière et continuent, me semble-t-il, de nous concerner.
Mais ce document n'est pas le seul à nous permettre de retrouver les débuts du Cercle Freudien.
Un entretien des cinq fondateurs avec Anne Levallois, et un exposé par Jacques Hassoun et Claude Rabant sur l'histoire du Cercle, un mercredi en juin 1990, sont aussi tout à fait éclairants ; sans oublier les premiers courriers, et aussi un recueil organisé par Guy Dana, un peu plus tard, réunissant d'autres contributions sur la formation du psychanalyste.
Pouvoir, aujourd'hui, redécouvrir ces textes, est tout à fait précieux.³

Le style comme « forme de vie » préférable.

Quelques remarques, tout d'abord, sur la notion de style.
L'étymologie latine oriente vers l'écriture. *Stilus*, c'est le poinçon qui permet au scribe, avec la pointe tranchante de son stylet, de marquer d'une empreinte sa tablette de cire.
Le style - que l'on aurait ou pas - est en général articulé aux tropes de la rhétorique, à la manière d'écrire.⁴
Cette approche technicienne, issue de l'enseignement de la littérature, limite beaucoup trop la question du style, et tend à l'enfermer dans l'opposition, souvent stérile et caduque, du fond et de la forme.
Mais surtout, la littérature, la stylistique de l'écriture, sont loin d'être les

² Les traits majeurs de l'histoire du Cercle Freudien, l'indication de ses premiers thèmes de travail, ont été rappelés dans la deuxième partie de l'annuaire de 1995.

³ Je me demande si nous avons assez prêté attention à ce que nous transmettait à Lille, lors de journées internes, Martine Maire, lorsqu'elle attirait notre attention sur l'importance, sur le soin, à apporter au Cercle, à ces traces de notre histoire, à ces archives.

⁴ Cette dimension de l'écriture, convoquée dès qu'il est question de style, n'est pas du tout secondaire pour le Cercle Freudien.

Est-il besoin de rappeler quelle fut, quelle est toujours aujourd'hui, la place centrale des revues, et plus largement des publications, dans toute l'histoire de notre association?

Patio, le journal puis la revue *Che Vuoi ?*, sans oublier bien sûr, *Io*, éclairent de manière évidente bien des traversées, heureuses ou moins heureuses, du Cercle Freudien.

seuls domaines où se manifestent l’empreinte, les formes, et les enjeux d’un style.

Car le style, et c’est essentiel, concerne les façons dont la vie se manifeste, en son être même, et à ce titre, il a une portée ontologique.⁵

C’est Wittgenstein, qui, le premier, n’a pas hésité à faire du style, le trait qui caractérise et détermine les formes dans lesquelles la vie peut exister. Le style est ce mouvement de manifestation, exigé par la vie elle-même, pour se différencier de l’indistinction de la mort. C’est dans son principe même qu’elle est style, et qu’elle exige différence et rupture avec l’indifférencié.

Le style, écrit-il, c’est l’élan par lequel la vie se risque dans l’être, par le nouage d’une forme et d’une matière. Il présentifie par là les façons dont la vie se déploie, dans et par des formes, en *manière d’être*.

Par le style, la vie parvient à ne pas périr, et à décliner la richesse de ses potentialités dans une multiplicité surprenantes de formes, qui sont autant de modes d’existence.

Le style, c’est donc le tour que prend la vie, à tel ou tel moment, de telle ou telle façon.

Avec lui, il y va de nos « *régimes d’existence* », pour emprunter à Michel Foucault, l’une de ses formulations marquantes, qui a ici le mérite de nous rappeler la dimension anthropologique de la question du style. Car loin de se réduire à un étroit biologisme, les styles de vie relèvent toujours de l’ordre éthique et politique.

Dans un style se marquent nos différentes manières d’être, d’agir, d’entrer dans des relations, privées ou institutionnalisées. Un style correspond à des choix, à des décisions, qui engagent des valeurs,⁶ et qui nous engagent, en nous confrontant à des questions incontournables.

Qu’est-ce qui vaut la peine et mérite d’être préféré?

Quelles raisons d’y tenir ?

⁵ On pourrait s’émouvoir de voir ici surgir ce terme d’ontologie, qui a souvent mauvaise presse, et spécialement chez les psychanalystes. C’est l’occasion de faire mémoire de cette remarque, plutôt ironique, de Lacan dans le séminaire XI *Les quatre concepts*, à un moment où il parle d’un retournement ontologique :

« *C’est bien là pour moi l’occasion de répondre à quelqu’un que, bien sûr, j’ai mon ontologie – pourquoi pas ? – comme tout le monde en a une, naïve ou élaborée.* »

Ch. 6 La schize de l’œil et du regard. p.67.

⁶ N’ayons pas peur de recourir à cette notion, même si elle n’est pas dans l’air (nihiliste) du temps. La valeur, disait Aristote, c’est ce qui est préférable.

Le nihilisme consiste précisément à faire croire que tout se vaut, qu’il n’y a *rien*, nihil, de préférable.

Comment tenir à un style, voire s'y tenir?

Ces questions gagnent en résonance, à la lecture de ce que Jacques Derrida rappelle à propos du style, dans son livre *Eperons* :

« La question du style, c'est toujours l'examen, le pesant d'un objet pointu.

Parfois seulement d'une plume.

*Mais aussi bien d'un stylet, avec lequel on va « enfoncer une marque, y laisser une empreinte ou une forme, mais aussi repousser une forme menaçante, la tenir à distance, la refouler, s'en garder (...) Le style peut donc aussi, de son éperon, protéger des menaces terrifiantes aveuglantes et mortelles de ce qui se présente. »*⁷

Aucune de ces interrogations ne peuvent rester étrangères à notre pratique d'analyste, et à notre souci que la psychanalyse ne soit pas éliminée par un monde cruel de gestionnaires du psychisme.

Ce sont elles qui résonnent lorsqu'on s'interroge sur le style du Cercle Freudien. C'est la façon, forcément singulière, dont nous nous efforçons d'y répondre, qui constitue, voire permet d'identifier notre « style d'analyste ».

Dans notre style se fait sentir une manière de faire et de penser qui, pour chacun, s'est élaborée peu à peu, au fil de nos parcours. Et ainsi, il manifeste les formes d'une éthique personnelle, la faisant, effectivement, exister.

Mais les choix personnels, les manières d'être singulières d'un analyste, ne sont pas dissociables des formes dans lesquelles la psychanalyse s'est transmise à lui, ni non plus, de la façon dont l'association dans laquelle il inscrit et transmet son travail, ses recherches, voire ses avancées, modalise, en son sein, le lien social, dans un style particulier.

Style et « veillance »

Comment le Cercle Freudien a-t-il pensé ce lien social?

Quelle fut, au départ, la mise politique de notre association? Et, question inévitable, qu'en reste-t-il présentement?

Que voulons-nous, aujourd'hui, comme style pour le Cercle Freudien?

⁷ J. Derrida, *Eperons. Les styles de Nietzsche*. Editions Champs Flammarion, p.29 et 30.

Il s'agit, par là, d'interroger ce que nous avons à choisir, à préférer, afin que la psychanalyse puisse rester vivante et se transmettre, et même, espérons le, continuer de s'inventer.

Nous demander quelles questions sont aujourd'hui, pour nous, des priorités, dans quelles formes et comment repenser dans l'actuel, ce qui fait le vif de l'acte analytique, est partie intégrante de la question de notre style.

Mais c'est aussi la manière dont nous envisageons les relations entre collègues, dont nous prenons soin de « l'ambiance » qui est décisive quant à notre style.

A ces deux niveaux, on peut penser qu'il est des styles qui sont impropres à la psychanalyse, et d'autres qui, au contraire sembleraient pouvoir, presque nécessairement, se déduire de « *la chose analytique* ».

Il y a « *des nécessités internes de style qui s'imposent.* »⁸

A cet égard, et puisqu'une association de psychanalyse ne peut, dans son principe même, se confondre avec une entreprise, un commerce, une maison de retraite, une école, ou même un hôpital, nous avons à en tirer des conséquences .

Le style du management, où seul le nombre fait loi, où la visée est la productivité à tout crin, est contraire à la perspective de l'analyse.

En sommes-nous si éloignés que nous croyons ?

Lorsque nous nous laissons aller à imaginer que plus une association comporte de membres, mieux c'est, car alors elle est plus puissante, ou encore, lorsque nous évaluons la qualité d'un analyste au nombre (toujours supposé d'ailleurs) de ses analysants, nous entrons, sans peut-être nous en rendre bien compte, dans une logique gestionnaire qui, pour la psychanalyse, (et pour l'humanité de notre monde aussi) peut s'avérer mortelle.

Notre style, ne tient-il pas, et depuis le début, à la tentative de garder « *l'abrupt suffisant* », ⁹ et de ne pas tricher avec la responsabilité d'un engagement dans la psychanalyse, aventure toujours singulière?

⁸ Jacques Lacan, Séminaire V : *Les formations de l'inconscient*. Editions du Seuil, p. 30.

⁹ C. Rabant, La formation des psychanalystes, p.22. Publication interne du Cercle Freudien

N'est-il pas ancré dans la tentative de résister à l'impulsion grégaire de vouloir faire foule, en visant à transformer le *cercle* de nos échanges, en formation de puissance ?

Ces orientations doivent-elles être aujourd'hui considérées comme caduques?

Avons-nous à les remiser au comptoir des antiquités? A dire d'elles, avec une pointe de mélancolie, comme Winnie dans *Oh les beaux jours* « *Vieux style* »¹⁰ ?

Pour ma part, je ne le pense pas, et je considère, au contraire, ces questions comme essentielles, excédant même nos récentes préoccupations sur le renouvellement ou non du dernier C.A.

Car si, manifestement nous semblons vouloir que notre association perdure, reste à savoir dans quelles formes, et avec quelles orientations.

Les choix à faire concernent chacun d'entre nous, et pas seulement les membres du C.A. et de l'actuel Cardo. Et elles ne se posent pas seulement de temps en temps, mais à tout moment de la vie associative.

Il serait d'ailleurs intéressant que ceux qui n'ont pas connu les débuts du Cercle, et qui sont venus plus récemment, puisse nous dire ce qui a présidé à leur préférence pour le Cercle Freudien plus que pour une autre association.

Que trouve-t-on au Cercle qui, peut-être, nous singularise?

Toutes ces questions ne sont évidemment pas séparables du champ des transferts.

Octave Mannoni notait dans son livre, *Un commencement qui n'en finit pas* :

« *C'est à cause du silence sur les questions transférentielles, que jamais une société de psychanalyse n'a psychanalysé les crises qui l'ont traversée.* »

Et ,quelques lignes plus haut:

« *Le transfert peut être nié ou méconnu. S'il est nié, la psychanalyse glisse vers le logico-positivisme, où elle se perd. S'il est méconnu, c'est pire : il n'en sera pas question, mais il prendra une place énorme (...) alimentera oppositions et disputes, ou supprimera toute liberté de recherche.* »¹¹

¹⁰ Samuel Beckett, Editions de Minuit.

¹¹ Octave Mannoni, *Un commencement qui n'en finit pas. Transfert, interprétation, théorie.*

Editions du Seuil, Le champ freudien, 1980.

Liberté.

La lettre de Mireille Faivre, qui vient d'être lue, commençait justement, vous vous en souvenez, par ce mot : liberté.

Sans aller, comme l'énonce Octave Mannoni, jusqu'à vouloir tenter de psychanalyser ce qui s'est joué au Cercle Freudien, il semblerait souhaitable, que nous soyons attentifs à ce qui, présentement, s'y passe. Impossible de laisser dans le silence le fait que, très récemment, l'une de nos collègues du Cardo se soit sentie dans l'impossibilité d'y demeurer. Le style du Cercle c'était, au moins à titre de principe régulateur, de chercher le « *plus grand respect de la mise personnelle de chacun* », comme on peut le lire dans l'argument d'un séminaire du Cercle, ce qui permet de se tenir le plus loin possible, entre collègues, du mépris, de la violence, de l'indiscrétion.

N'est-ce pas un repère à toujours prendre en compte ?

En d'autres termes que le Cercle soit l'objet de notre *veillance*.

Ceux qui ont vu le film documentaire sur Jean Oury *Le sous-bois des insensés*, se souviennent sans doute que c'est avec la *veillance* que le film débute.

La *veillance*, dit Oury, c'est être attentif à ce qui se passe, attentif à laisser être des formes de précarité, de fragilité.

Faute de quoi, et ça peut se passer très vite, sans que l'on s'en rende forcément compte, on entre dans des logiques mortifères, qui ne sont pas loin de la terreur. Des logiques où la vie pourrait être dissociée de ses formes.¹²

La *veillance*, ça consiste, disait-il, à mettre des virgules. Des virgules qui assurent l'ambiance, la liberté, bref, tout ce que l'A.R.S. ne peut, hélas, pas entendre, ajoutait-t-il en soupirant.

C'est aussi cela, un style.

¹² Comment ne pas penser ici à ce que G. Agamben avait nommé la vie nue ? La vie nue serait celle qui aurait été contrainte à oublier tout style, et cette nécessité, pour l'être humain, de donner forme humaine, à ce qui signe son existence.

Pasolini, puis G. Didi-Huberman, en opposant « *la lumière ténue et délicate* », mais si fragile, des lucioles, avec ce « *moment de grâce* » de leur danse « *qui résiste au monde de la terreur* », et « *l'aveuglante et féroce lumière* » qui s'impose partout, nous invitent à cette même *veillance*.

Voir G. Didi-Huberman, *La survivance des lucioles*, Editions de Minuit.

C'est une certaine ambiance. Une ambiance travaillée par les virgules.
Une respiration.
On va à la ligne. On tourne une page peut-être, lorsque c'est nécessaire, mais pas n'importe comment. Ni trop vite.

Alors, où en sommes-nous avec l'ambiance, au Cercle Freudien ?
Peut-on toujours venir au Cercle, s'avancer avec sa manière à soi, ses fragilités, ses repères théoriques, sans risquer de « se faire casser la gueule », même très courtoisement ?
J'ai en mémoire la remarque un collègue, il y a déjà longtemps, et qui avait dit en substance: ce que j'aime, moi, au Cercle, c'est que je peux parler de Winnicott sans risquer de me faire casser la gueule.
Et, à l'époque, ce n'était pas partout le cas, il semblait en avoir fait la douloureuse expérience.
Où en sommes-nous, maintenant, avec la liberté de parole, et pas seulement à propos de nos points d'appui cliniques, théoriques?
S'il est temps, comme on l'entend dire parfois, de tourner une page, et sans doute parce que notre histoire récente nous y oblige, s'agit-il pour autant de rompre avec un certain style qui a marqué l'existence du Cercle, lui permettant de ne pas renoncer à sa mise ?

Traces d'archives : forme et formation.

Ce sont ces questions qui donnent tout leur intérêt à une reprise, aujourd'hui, des textes qui avaient accompagné le coup d'envoi du Cercle lors des journées du Moulin d'Andé.
Plus de 20 ans après, ils nous rappellent le double pari qui avait présidé au lancement du Cercle :

- un pari sur la forme que peut avoir une association de psychanalyse.
- un pari sur ce qui peut former un psychanalyste.

Ils sont indissociables l'un de l'autre.
Avec cette double mise, nous sommes au cœur de la question de notre style.

Le style du Cercle, depuis le début, s'est plus articulé à une certaine manière de penser, qu'aux styles personnels des différents présidents, contribuant ainsi à ne pas donner trop de consistance à cette fonction,

mais la mettant plutôt au service de ce qui, pour la psychanalyse, peut apparaître comme crucial.

Ainsi, le Cercle Freudien a cherché à penser la formation du psychanalyste, problème crucial s'il en est, dans une distance affirmée aux modes universitaires de transmission. Avec un effort constant pour rendre possible d'autres modes de transmission, dans une pratique associative, où il n'y a place ni pour les gradus, ni pour des « maitres » formateurs patentés.

Une formation non pas inexistante, mais sacrément exigeante, et d'un autre style justement.

Là encore, où en sommes-nous maintenant?

Ce double pari est-il derrière nous ?

Pourrait-il être, au contraire, *devant nous* ?

Devant nous, comme une exigence spécifique à la psychanalyse même, qui est toujours à réinventer?

Devant nous, car si nous sortons d'une vision simpliste du temps et de l'histoire -qui enchaîne de façon linéaire passé, présent, futur - on peut soutenir que d'une certaine façon, les éléments anciens, bien loin d'être devenus ringards, constituent, au contraire, un espace encore inexploré que nous avons, encore et toujours, à découvrir.

N'avons-nous pas à défricher, comme à neuf, ce que Freud a pu chercher à nous transmettre de son expérience d'analyste ? De ses textes, tout comme de ceux de Lacan ou d'autres analystes, avons-nous perçu, épuisé, toutes les potentialités ?

Il est évident que non.

Et, sans doute, en est-il de même des lignes d'orientation qui ont accompagné depuis ses débuts, l'histoire du Cercle Freudien, et dont Mireille Faivre, dans la lettre qu'elle nous a adressé, n'a pas manqué de rappeler leur importance :

L'éthique de l'énonciation, l'hétérogène, le respect de la singularité, l'institution, a minima, et dans le fonctionnement, bref, tout ce qui s'est composé tout au long des années, dans une sorte d'alchimie, dont nos statuts nous donnent à entendre la subtile mesure.

Allons-nous les jeter par dessus bords, ou au contraire, interroger ce qu'ils nous transmettent, pour nous aider à discerner comment, aujourd'hui, nous orienter dans le devenir de la psychanalyse, et dans celui de notre association

La chaîne hétérogène d'une pratique toujours ouverte.

Loin d'être des mots d'ordre convenus, ils ont permis de donner forme à cet **encordement**, dont il me semble que nous avons plus que jamais besoin.

Son énoncé constituait l'en-tête des premiers courriers des mercredis :

« Rappelons le principe : la question de l'un, pour se travailler, passe à l'autre dans une chaîne hétérogène où chacun s'avance assez pour permettre au suivant d'y nouer son discours. »

Et, sur les premiers courriers figurait aussi cet extrait de Paul Eluard, où se précise poétiquement la donne de cet encordement, avec cette figure surréaliste du *cadavre exquis* :

« Nous nous sommes souvent et volontiers mis à plusieurs pour assembler des mots ou pour dessiner par fragments un personnage. Que de soirs passés à créer avec amour tout un peuple de cadavres exquis. C'était à qui trouverait plus de charme, plus d'unité, plus d'audace à cette poésie déterminée collectivement. Plus aucun souci, plus aucun souvenir de la misère, de l'ennui, de l'habitude. Nous jouions avec les images et il n'y avait pas de perdants. Chacun voulait que son voisin gagnât et toujours davantage pour tout donner à son voisin. La merveille n'avait plus faim. Son visage défiguré par la passion nous paraissait infiniment plus beau que tout ce qu'elle peut nous dire quand nous sommes seuls – car alors nous ne savons pas y répondre. »¹³

¹³ Paul Eluard, *Donner à voir*. 1939.

Quelle proximité avec la teneur de l'entretien, qui dans cette même période, avait eu lieu entre les fondateurs du Cercle et la journaliste Anne Levallois, en septembre 82.

Celle-ci avait interrogé ce qu'elle nomme, la « *greffe surréaliste* » des fondateurs.

Jacques Hassoun lui répond en mettant l'accent sur la richesse et l'importance de la reprise d'un exposé à un autre, bien préférable à toute juxtaposition artificielle. Une façon de faire place à l'après-coup, à un espace de relance, qui permet de ne pas entendre l'exposé d'une question, comme un travail terminé, et clos sur lui-même. Une façon, au contraire, de susciter le désir de travailler à plusieurs, de se mettre à plusieurs pour « *qu'il n'y ait pas de perdants* » et « *pour tout donner à son voisin* ».

Quant à Claude Rabant, c'est sur la dimension du jeu qu'il insiste : le jeu pour réintroduire de l'espace, là où il tendait à ne plus y en avoir. Du jeu, pour, comme on l'a dit du surréalisme, « *écarter les murs* », et produire un certain effet de décalage, afin que la liberté, la chance, soient laissées à chacun d'essayer de penser et inventer la forme de sa pratique analytique.

C'était mettre au premier plan l'espace des singularités, et la confiance à leur faire. Une confiance « *dans la manière dont l'autre va pouvoir la recevoir, dont l'histoire de chacun peut faire appel à l'autre.* »¹⁴, une confiance en cette « écriture » qui nous est propre, et qu'au Moulin d'Andé, Olivier Grignon reliait « *au processus d'articulation de la théorie, au savoir-faire de chacun dans la cure.* »¹⁵

La singularité, c'est l'autre face de l'hétérogène.

C'est une manière, comme disait Jacques Hassoun, « *de forcer du côté de la non-orthodoxie.* »¹⁶

« *Ecarter les murs* » : un travail singulier et partagé.

Tous ces éléments d'un style du Cercle trouvent leur point de convergence dans la question de la formation du psychanalyste.

Ils la marquent au stylet de leur empreinte.

¹⁴ Claude Rabant, in *Entretien avec Anne Levallois* du 26 septembre 1982, p.27. Document inédit à consulter dans les archives du Cercle Freudien.

¹⁵ Olivier Grignon in *La formation des psychanalystes*, p.6.

¹⁶ Entretien avec Anne Levallois, p.22.

« Il n'y a pas de formation des psychanalystes. Il n'y a que des formations de l'inconscient. »

C'est la remarque princeps de Lacan, que Monique Tricot rappelle, pour demander *« comment se constitue dans la cure, cette formation de l'inconscient particulière »* qui conduit à la pratique de l'analyse ? A respecter *« l'hétérogénéité radicale du champ de la cure et de l'espace social »*, on peut alors avancer que *« l'institution serait pour l'analyste, le lieu où pourrait se mettre en œuvre cet infini de l'analyse que maintient ouvert la pratique des cures. »*¹⁷

Tous les textes de ce recueil sur la formation du psychanalyste, travaillent à empêcher que la formation soit rabattue sur la désignation. C'est bien d'ailleurs pourquoi le Cercle se définit comme une association, non de psychanalystes, mais pour la psychanalyse.

Il n'y a jamais eu au Cercle, de corps de didacticiens, qui pourraient s'imaginer dépositaires du devoir et la charge de dire ce qu'est la psychanalyse, comment on doit le devenir, et qui l'est ou ne l'est pas.

Sur ces questions aussi, nos statuts font preuve de rigueur et d'exigence.

Une exigence qui conduit à ce que Claude Rabant, dans son texte pour les Journées du Moulin d'Andé avait nommé un postulat a-pédagogique :

*« Posons un fait que nous mettrons en premier postulat : il n'y a pas de pédagogie de la psychanalyse, (...) c'est un corrélat de la formule lacanienne : il n'y a pas d'énonciation collective, puisque le pédagogue est justement supposé tenir lieu d'énonciateur collectif, en matérialisant dans sa parole ce qui permet à une foule de s'agglutiner. »*¹⁸

L'illusion de pouvoir transmettre la psychanalyse par les voies (et sous les fourches caudines) de l'enseignement, supposerait que la psychanalyse soit une science déductive, ce qu'elle n'est pas.

En matière d'inconscient, *« il n'y a pas de synthèse a priori de l'acte analytique. »*¹⁹

Par quelles voies, dans quelles formes, peut alors passer une telle formation du psychanalyste ? Supporter de ne pas le savoir, et laisser la question ouverte, ne pas cesser de la mettre au travail, n'est-ce pas l'exigence minimale ?

¹⁷ Monique Tricot, *Mise à l'œuvre de l'inconscient et institution analytique*, in *La Formation du psychanalyste*, p. 13.

¹⁸ Claude Rabant, in *La formation du psychanalyste*, p.20.

¹⁹ *ibid* p. 20. Sur cette question de fond, il est intéressant de relire le livre de Michel Fennetaux : *La psychanalyse, chemin des Lumières ?* Editions Point hors ligne.

Là encore, sur ce point, l'entretien de septembre 82 est précieux.

Jacques Hassoun :

« *On part du travail et on ne sait rien de ce qui va se passer par la suite... Un travail pour essayer nous-même de nous former, puis peut-être par contrecoup, en former quelques uns.* »²⁰

Et ajoutait-il, si une institution en naît, elle résultera du travail mis en jeu, partagé, et non de la volonté de quelques-uns de fonder. En effet, c'est une différence essentielle et le Cercle dans son style, en porte la trace.

Espérons qu'elle ne s'effacera pas.

Nous avons, au cercle Freudien, hérité d'un désir de travail, et de partage des effets de celui-ci, d'une mise en suspens de la *volonté* de former, d'une attention aux *effets de formation* qui peuvent surgir.

Cet héritage ne pourrait-il pas, aujourd'hui plus que jamais, dessiner un espace où nous tenir ?

Françoise DELBARY-JACERME.

²⁰ Jacques Hassoun, Entretien avec Anne Levallois, p.45.